

Conte soufi, La belle servante.

« Il était une fois un sultan, maître de la foi du monde. Parti pour chasser, il s'éloigna de son palais et, sur son chemin, croisa une jeune esclave. En un instant, il devint lui-même un esclave. Il acheta cette servante et la ramena à son palais afin de décorer sa chambre de cette beauté. Mais aussitôt, la servante tomba malade.

Il en va toujours ainsi ! On trouve la cruche mais il n'y a pas d'eau. Et quand on trouve l'eau, la cruche est cassée ! quand on trouve un âne, impossible de trouver une selle. Quand enfin on trouve la selle, l'âne a été dévoré par le loup. Le sultan réunit tous ses médecins et leur dit :

Je suis triste, elle seule pourra remédier à mon chagrin. Celui d'entre vous qui parviendra à guérir l'âme de mon âme pourra profiter de mes trésors. Les médecins lui répondirent :

« -nous promettons de faire le nécessaire. Chacun de nous est comme le messie de ce monde. Nous connaissons la pommade qui convient aux blessures du cœur. » en disant cela, les médecins avaient fait fi de la volonté divine. Car oublier de dire « Inch-Allah ! » rend l'homme impuissant. Les médecins essayèrent de nombreuses thérapies mais aucunes ne furent efficaces. Chaque jour, la belle servante dépérissait un peu plus et les larmes du sultan se transformaient en ruisseau. Chacun des remèdes essayés donnaient le résultat inverse de l'effet escompté. Le sultan, constatant l'impuissance de ses médecins, se rendit à la mosquée. Il se prosterna devant le Mihrab (Niche pratiquée dans la muraille d'une mosquée et orientée vers La Mecque.) et inonda le sol de ses pleurs. Il rendit grâce à Dieu et lui dit :

« -Tu as toujours subvenu à mes besoins et moi, j'ai commis l'erreur de m'adresser à un autre que toi. Pardonne-moi ! »

Cette prière sincère fit déborder l'océan des faveurs divines, et le sultan, les yeux pleins de larmes, tomba dans un profond sommeil. Dans son rêve, il vit un vieillard qui lui disait :

« O sultan ! Tes vœux sont exhaussés ! Demain tu recevras la visite d'un étranger. C'est un homme juste et digne de confiance. C'est également un bon médecin. Il y a une sagesse dans ses remèdes et sa sagesse provient du pouvoir de Dieu. »

A son réveil, le sultan fut rempli de joie et il s'installa à sa fenêtre pour attendre le moment où son rêve se réaliserait. Il vit bientôt arriver un homme éblouissant comme le soleil dans l'ombre. C'était le visage dont il avait rêvé. Il accueillit l'étranger comme un vizir (ministre sous l'empire Ottoman.) et deux océans d'amour se rejoignirent. Le maître de maison et son hôte devinrent amis et le sultan dit : « -Ma véritable bien aimée, c'était toi et non pas cette

servante. Dans ce bas monde, il faut tenter une entreprise pour qu'une autre se réalise. Je suis ton serviteur ! » ils s'embrassèrent et le sultan dit encore : La beauté de ton visage et une réponse à toutes questions. »

Tout en lui racontant son histoire, il accompagna le vieux sage auprès de la servante. Le vieillard observa son teint, lui prit le pouls et décela tous les symptômes de la maladie. Puis il dit.

« -Les médecins qui t'ont soignée n'ont fait qu'aggraver ton état car ils n'ont pas étudié ton cœur. »

Il eut tôt fait de découvrir la cause de la maladie mais n'en souffla mot. Les maux du cœur sont aussi évidents que ceux de la vésicule. Quand le bois brûle, cela se sent. Et notre médecin comprit rapidement que ce n'était pas le corps de la servante qui était affecté mais son cœur. Mais, quel que soit le moyen par lequel on tente de décrire l'état d'un amoureux, on se trouve aussi démuné qu'un muet. Oui ! notre langue est fort habile à faire des commentaires mais l'amour sans commentaires est encore plus beau. Dans son ambition de décrire l'amour, la raison se trouve comme un âne, allongé de tout son long dans la boue. Car le témoin du soleil, c'est le soleil lui-même. Le vieux sage demanda au sultan de faire sortir tous les occupants du palais étrangers et amis.

« -je veux, dit-il, que personne ne vienne écouter aux portes car j'ai des questions à poser à la malade. »

La servante et le vieillard se retrouvèrent donc seuls dans le palais du sultan. Le vieil homme commença à l'interroger avec beaucoup de douceur.

« -d'où viens-tu ? tu n'es pas sans savoir que chaque région a des méthodes curatives qui lui sont propres. Il a-t-il dans ton pays des parents qui te restent ? des voisins, des gens que tu aimes ? »

Et tout en lui posant des questions sur son passé, il continuait à lui tâter le pouls. Si quelqu'un s'est mis une épine dans le pied, il le pose sur son genou et tente de l'ôter par tous les moyens. Si une épine dans le pied cause tant de souffrance, que dire d'une épine dans le cœur ! si une épine vient se planter sous la queue d'un âne, celui-ci se met à braire en croyant que ses cris vont ôter l'épine alors que ce qu'il lui faut, c'est un homme intelligent qui le soulage. Ainsi, notre talentueux médecin prêtait grande attention au pouls de la malade à chacune des questions qu'il lui posait. Il lui demanda quelles étaient les villes où elle avait séjourné en quittant son pays, quelles étaient les personnes avec qui elle vivait et prenait ses repas. Le pouls resta inchangé jusqu'au moment où il mentionna la ville de Samarcande. Il constata une soudaine accélération. Les joues de la malade, qui jusqu'alors étaient fort pales, se mirent à rosir. La servante lui révéla alors que la cause de ses tourments était un bijoutier de Samarcande qui habitait son quartier lorsqu'elle avait séjourné dans cette ville. Le médecin lui dit « -Ne t'inquiète plus, j'ai compris la raison de ta maladie et

j'ai ce qu'il faut pour te guérir. Que ton cœur malade redevienne joyeux ! Mais ne révèle à personne ton secret, pas même au sultan. »

Puis il alla rejoindre le sultan, lui exposa la situation et lui dit :

« Il faut que nous fassions venir cette personne, que tu l'invite personnellement. Nul doute qu'il ne soit ravi d'une telle invitation, surtout si tu fais parvenir en présent des vêtements décorés d'or et d'argent. » le sultan s'empressa d'envoyer quelques-uns de ses serviteurs en messagers auprès du bijoutier de Samarcande. Lorsqu'ils parvinrent à destination, ils allèrent voir le bijoutier et lui dirent :

« - O homme de talent ! Ton nom est célèbre partout ! et notre sultan désire te confier le poste de bijoutier de son palais. Il t'envoie des vêtements, de l'or et de l'argent. Si tu viens, tu seras son protégé. »

A la vue des présents qui lui étaient faits, le bijoutier sans l'ombre d'une hésitation, prit le chemin du palais le cœur rempli de joie. il quitta son pays, abandonnant ses enfants et sa famille, rêvant de richesses. Mais l'ange de la mort lui disait à l'oreille :

« -Va ! Peut-être crois-tu pouvoir emporter ce dont tu rêves dans l'au-delà ! »

A son arrivée, le bijoutier fut introduit auprès du sultan. Celui-ci lui fit beaucoup d'honneur et lui confia la garde de tous ses trésors. Le vieux médecin demanda alors au sultan d'unir le bijoutier à la belle servante afin que le feu de sa nostalgie s'éteigne par le jus de l'union.

Durant six mois, le bijoutier et la belle servante vécurent dans le plaisir et dans la joie. La malade guérissait et embellissait chaque jour. Un jour, le médecin prépara une décoction pour que le bijoutier devienne malade. Et, sous l'effet de sa maladie, ce dernier perdit toute sa beauté. Ses joues se ternirent et le cœur de la belle servante se refroidit à son égard.

Son amour pour lui s'amenuisa ainsi jusqu'à disparaître complètement. Quand l'amour tient aux couleurs et aux parfums, ce n'est pas de l'amour, c'est une honte. Ses plus belles plumes pour le paon sont des ennemies. Le renard qui va librement perd la vie à cause de sa queue. L'éléphant perd la sienne pour un peu d'ivoire.

Le bijoutier disait :

« -Un chasseur a fait couler mon sang, comme si j'étais une gazelle et qu'il voulait prendre mon musc. Que celui qui a fait cela ne croit pas que je resterais sans me venger. »

Il rendit l'âme et la servante fut délivrée des tourments de l'amour. Mais l'amour de l'éphémère n'est pas l'Amour.